

L'honorable sir MACKENZIE BOWELL : Je ne discuterai pas ce point. Si je le faisais je pourrais faire voir combien M. Tarte a soutiré, lui-même, de certains "râtelages". Je pourrais citer ce qu'il a obtenu du "râtelage Whelan" et d'une couple d'autres. Mais ce serait faire une digression.

L'honorable M. DANDURAND : Ce qu'il a obtenu pour les fins du parti conservateur.

L'honorable sir MACKENZIE BOWELL : Je laisserai mon interrupteur en compagnie de son honorable ami. Il pourra continuer à l'admirer ; il pourra même coucher avec lui s'il le désire.

Voilà quelques exemples qui prouvent que les honorables membres du Cabinet ne sont pas toujours d'accord. Je ne suis pas prêt à dire qu'ils doivent toujours être unanimes dans le Conseil ; mais je maintiens—et tous ceux qui ont une connaissance quelconque de la constitution en vertu de laquelle le pays est gouverné seront de mon avis—que, quelles que soient les divergences d'opinion qui puissent exister dans le Conseil des ministres, lorsque ces ministres sont sortis de la salle où ils tiennent leurs séances, ils doivent être unis et ne pas se contredire publiquement les uns les autres. Si des divergences de cette nature existaient en Angleterre, comme elles existent en Canada ; si elles existaient, dis-je, en Angleterre où le système de gouvernement responsable est pratiqué et parfaitement compris, aucun ministre en désaccord avec ses collègues ne pourrait demeurer une seule heure en possession d'un portefeuille. Quelques-uns sont très probablement d'avis que nos ministres s'aiment entre eux, et l'on pourrait peut-être aussi leur appliquer ces paroles du psalmiste : "Voyez jusqu'à quel point il est bon que des frères soient unis." Pour ce qui regarde notre gouvernement, ils ne sont unis ou d'accord que sur un point, celui de la conservation de leurs portefeuilles. Je conseille à l'honorable secrétaire d'Etat de lire la phrase suivante du vieux couplet de la nourrice relatif aux chiens, et de placer cette sentence sur la porte de la salle des délibérations du Conseil. Cette sentence pourrait rappeler aux ministres les jours de leur enfance, et leur faire comprendre le besoin qu'ils ont d'essayer de mieux se conduire

à l'avenir. Voici cette paraphrase traduite en prose :

Laissez les chiens aboyer, se mordre et s'entre-déchirer librement,
Mais les enfants d'un même cabinet ne devraient pas s'exciter comme une flamme en discutant.

L'honorable M. SCOTT (secrétaire d'Etat) : Je remercie l'honorable leader de la gauche des éloges qu'il a adressés aux deux proposeurs de l'adresse. Ces deux honorables messieurs ont fait des discours très appropriés, et leurs appréciations ont été favorablement accueillies par les deux côtés de la Chambre. Ils nous ont prouvé qu'ils seront à l'avenir des collègues de valeur. On peut dire la même chose des quatre autres nouveaux sénateurs introduits à l'ouverture jeudi dernier.

Ces quatre autres ont tous été déjà membres d'assemblées législatives, et ils possèdent une grande expérience. Leur concours sera ici très précieux. Mais je dirai comme mon honorable ami, le chef de la gauche, que tout en souhaitant la bienvenue aux nouveaux sénateurs, notre mémoire n'a pas oublié les anciens amis qui siégeaient encore tout récemment avec nous dans cette Chambre et qui nous ont quittés pour toujours. Mon honorable ami a particulièrement mentionné celui qui siégeait à sa gauche (M. Allan), et il en a parlé en termes des plus émus. Ce noble défunt fut, pendant longtemps, l'un de mes meilleurs amis. Si ma mémoire est exacte, c'est en 1858, je crois, alors que les membres de la Chambre Haute étaient électifs, que M. Allan se présenta comme candidat et fut élu. Pendant la longue période que je le connus, période de plus de quarante ans, je n'ai jamais une seule fois modifié la haute opinion que j'avais de lui. L'honorable leader de la gauche il dit avec raison que feu M. Allan avait toujours un idéal élevé dans tout ce qu'il concevait, et je me rappelle très bien avoir dit de lui, un jour, avec une entière sincérité, que, si cette Chambre avait droit de nommer son président, M. Allan était certainement l'un de ceux qu'elle choisirait pour cette position, et que, par conséquent, le Sénat ne pouvait que se féliciter du choix que le gouvernement d'alors avait fait de lui comme président du Sénat. Bien qu'il eût été élevé au sein de familles passionnément mêlées aux luttes politiques, et que